

# Jean-Claude Gaurel

Ce témoignage recueilli en 2001  
a été relu par l'auteur en septembre 2005.

Au début de cet entretien, je voudrais vous dire ma satisfaction de venir témoigner dans le cadre de la mission "Archorales". Je suis adjoint technique et j'ai passé la plus grande partie de mon parcours professionnel comme ouvrier agricole dans un domaine expérimental de l'INRA. Les personnels des domaines n'ont pas souvent l'occasion de s'exprimer car ils sont généralement loin des centres de décision et souvent peu représentés dans les différentes instances de l'INRA. J'ai donc souhaité vous rencontrer pour exprimer un peu, à travers ce témoignage, le vécu des agents des petites catégories du personnel technique des domaines.

## Quelques dates



1967 : recrutement à l'INRA, Domaine expérimental d'Orcival  
comme ouvrier du régime agricole

1975 : agent contractuel 5B

1984 : titularisation dans le corps des agents techniques

1997 : affectation à l'unité de recherche sur les Herbivores (installation expérimentale)

2001 : congé de fin d'activité

2002 : départ à la retraite.

## Pouvez-vous vous présenter rapidement ?

Je suis né en 1942 dans une famille d'agriculteurs du Puy-de-Dôme. J'étais l'aîné de cinq enfants et je suis le seul à être resté dans le secteur de l'agriculture. Sur les petites exploitations familiales, il n'y avait pas de la place pour tout le monde et les enfants qui ne pouvaient demeurer sur la ferme apprenaient un autre métier. L'un de mes frères, qui a quatre ans de moins que moi, a appris le métier de plâtrier-peintre. Mon autre frère travaille chez Michelin ; quant à mes deux sœurs, elles ont fait des études qui ont débouché sur des activités de secrétariat. Pour ce qui me concerne, après l'école primaire, j'ai travaillé sur la ferme de mes parents, tout en suivant les cours d'une Maison Familiale d'Apprentissage Rural où je me suis rendu une semaine sur trois pendant trois années consécutives. Après le service militaire, je suis revenu sur l'exploitation familiale car j'aimais beaucoup cette activité, en particulier les contacts avec les animaux.

## Que produisait-on sur cette exploitation familiale ?

C'était une petite exploitation de 15 ha avec des vaches laitières de race Ferrandaise -la race dominante à l'époque dans notre région- et des moutons. Nous produisions du veau gras, le "veau sous la mère", mais après le "passage des veaux", il restait souvent un peu de lait. Le produit de la traite (souvent pas plus de 20 litres par jour) était collecté par une entreprise laitière locale.

## Qu'est-ce qui vous a amené à prendre la décision de quitter la ferme familiale ?

Je m'étais marié et il me semblait impossible qu'une aussi petite ferme puisse dégager des ressources financières pour faire vivre deux ménages. J'ai donc commencé à réfléchir à une solution alternative. À la fin du mois de juin 1967, un cousin qui travaillait à l'INRA sur le site de Tours m'a indiqué qu'on était à la recherche d'une personne pour faire la fenaison à Orcival. Je m'y suis rendu. Trois jours plus tard, j'étais embauché et on ne m'a plus jamais laissé repartir...

## Pouvez-vous nous parler de ce domaine d'Orcival ?

### Connaissez-vous un peu son histoire ?

### Quand et dans quel contexte avait-il été acquis par l'INRA ?

C'est monsieur Jarrige qui avait décidé de l'acquérir en 1964. Le domaine était composé de deux parties bien distinctes : une exploitation d'une trentaine d'hectares et une estive -qu'on appelle couramment "montagne" dans la région- qui représentait environ 100 hectares. Le propriétaire du domaine produisait de la gentiane. Les 30 ha de pacages (en réalité, il s'agissait essentiellement de buissons et de genêts) étaient loués à un agriculteur de la région qui prenait des animaux en estive. La montagne était exploitée par un groupement d'éleveurs qui y mettait des génisses du printemps à l'automne, sous la conduite d'un vacher recruté par ses soins.

Les photos des pages 13, 19, 21 et 24 ont été communiquées par Jean-Claude Gaurel.



Chantier de dérochement au col du Guéry, Jean-Claude Gaurel conduit le tracto-pelle, fin des années 80.

**En faisant cette acquisition, l'INRA avait-il des objectifs précis ?**  
Je ne sais pas exactement. Quand je suis arrivé sur le domaine, nous étions cinq ouvriers et il y avait seulement une quinzaine de vaches laitières (de race Pie Noire) et 20 ou 30 génisses. À l'époque, on ne faisait pratiquement pas d'essais expérimentaux à Orcival et l'essentiel de notre travail consistait à remettre en valeur les terrains pour qu'ils puissent être cultivés. Nous passions donc beaucoup de temps à arracher des rochers et à détruire des genêts et autres broussailles.

Par la suite, le domaine s'est agrandi, de même que la taille du troupeau laitier avec l'achat dans le Jura de 30 vaches de race Montbéliarde. Il a fallu bien sûr construire de nouveaux bâtiments plus rationnels. Dans le même temps, la remise en valeur du domaine s'est poursuivie et certains secteurs de l'exploitation initiale ont pu être ressemés en prairies. Le visage de l'exploitation changeait et les agriculteurs de la région sont venus voir sur place nos réalisations. Ils pouvaient mesurer le chemin qui avait été parcouru depuis la reprise du domaine par l'INRA. Orcival était devenu un peu une exploitation pilote. Doté de cet outil de travail rénové, l'INRA allait progressivement développer sur Orcival différents dispositifs expérimentaux sur l'alimentation des animaux et la conservation des fourrages.

**Avant d'intégrer l'INRA, quelle image vous faisiez-vous de cet organisme de recherches ?**

Dans la région de Theix, dans les années 60, les paysans parlaient parfois de l'INRA et l'image qui apparaissait le plus souvent dans ces conversations était plutôt négative. Je peux rapporter ici les propos du père de l'un de mes collègues qui évoquait le centre zootechnique de Theix en ces termes : "pour le zoo, c'est sûrement très bien, mais pour la technique, c'est moins sûr". À l'époque, j'étais forcément influencé par cette vision des choses. On racontait par exemple que les chercheurs de l'INRA faisaient souffrir les animaux, ce qui me faisait réagir car j'avais vu naître et grandir sur la ferme familiale. Finalement, je suis quand même rentré à l'INRA, et j'ai pu constater qu'il y avait un monde entre ce qui était dit et la réalité de certaines expérimentations.

Je pense aussi que le regard de certains agriculteurs sur l'INRA a évolué au fur et à mesure qu'ils découvraient nos réalisations, comme je l'ai dit précédemment à propos de la mise en valeur du domaine d'Orcival. Les journées "portes ouvertes" ont contribué aussi à changer l'image de l'INRA auprès des paysans de la région sur les questions qui touchaient à la souffrance des animaux. Souvent, les choses étaient amplifiées de conversation en conversation et à la fin cela devenait caricatural. Maintenant, quand les agriculteurs viennent à l'INRA, on leur explique exactement ce qui est fait au cours des expérimentations. Cela peut modifier leur vision des choses mais cependant, c'est loin d'être simple. Je crois qu'il faut distinguer leur perception du travail réalisé dans les domaines et leur approche des activités de laboratoire. Dans les domaines, ils peuvent voir plus concrètement ce qui a été réalisé : par exemple à Orcival, il y a eu toute la mise en valeur des pacages de l'exploitation et puis également la construction et l'aménagement de nouveaux bâtiments plus modernes et plus rationnels. En revanche, les travaux conduits dans les laboratoires et les unités expérimentales sont beaucoup plus difficiles à appréhender et on entend encore parfois certains paysans évoquer ces activités en parlant des "fainéants de l'INRA".

**Au fond, les gens du cru valorisent tout ce qui se rapproche de l'activité agricole mais tout ce qui a un caractère plus intellectuel reste suspect à leurs yeux ?**

Oui, tout à fait.

**Vous avez dit qu'en 1967, il y avait 5 ouvriers à Orcival. Ne pensez-vous pas que cet effectif de main-d'œuvre a pu apparaître excessif aux paysans de la région et donner une image négative de l'INRA ?**

Il y a des situations qu'on ne peut pas comparer. Dans une exploitation "classique" de la région, il était très rare qu'il y ait des terrains à remettre en valeur tandis qu'à Orcival, dès que les conditions météorologiques le permettaient, nous passions de longues journées dans les parcelles à arracher des rochers. Pour "nettoyer" une même parcelle, il fallait y revenir plusieurs fois, notamment après les opérations de labour qui faisaient ressortir d'autres morceaux de rocher. C'était quelque chose d'impressionnant. Il faut l'avoir vécu pour le croire. Ces conditions de travail étaient plus difficiles que celles des paysans de la région. Ces derniers n'étaient pas soumis comme nous aux rigueurs climatiques qu'il nous fallait affronter tous les jours de la période hivernale pour justifier notre salaire. Les paysans ont toujours plus de liberté par rapport à ces phénomènes : ils peuvent réduire leur activité durant cette période. Ils ont aussi la possibilité de s'absenter de leur exploitation une journée ou une demi-journée de temps à autre, notamment pour assister aux foires qui se tiennent dans la région.

**Le fait d'être fils d'agriculteur et d'avoir déjà travaillé sur une petite exploitation vous a-t-il aidé à affronter les conditions de travail difficiles que vous avez connues sur le domaine d'Orcival ?**

Je pense que oui. Nous avions un travail très dur. Vous pouvez regarder mes mains. Elles ne sont pas très belles, mais si vous aviez pu voir dans quel état elles étaient après une journée de ramassage de pierres ! Nous ne travaillions pas quand les conditions météorologiques étaient vraiment trop mauvaises, mais le reste du temps, il fallait y aller.

**À quelle altitude se situe le domaine d'Orcival ?**

Le siège de l'exploitation est à 1000 m et la montagne que nous avons remise en valeur culmine à 1100 m. Il fallait voir aussi le paysage. On l'a appelé "le Roc", car à cette époque, personne ne pouvait y accéder. Les gens du coin les plus âgés s'en souviennent encore. J'ai toujours en mémoire une année où le domaine avait pratiquement cessé de fonctionner pendant un mois. Il avait fallu qu'un bulldozer nous ouvre la route pour accéder au siège de l'exploitation<sup>1</sup>. Pendant plusieurs jours, le laitier n'avait pas pu venir jusqu'au siège de l'exploitation et nous ne pouvions pas non plus sortir pour lui amener les bidons dans un endroit plus accessible. Nous avons alors mis le lait dans des bacs en ferraille de 1000 l et il avait fallu ensuite le transférer dans des bidons pour l'amener sur un point de ramassage de la tournée du laitier.

**Où résidiez-vous ?**

Tous les employés du domaine d'Orcival ne pouvaient pas loger au siège du domaine. Seules trois personnes y habitaient : le directeur, monsieur Vandame, le chef d'équipe et un autre col-

<sup>1</sup> À l'époque, lorsqu'il y avait beaucoup de neige, les communes ne disposaient d'aucun matériel pour faire face à ces situations ; quant aux services départementaux de l'équipement, ils n'étaient pas toujours richement dotés en équipements et devaient limiter leurs interventions aux axes routiers les plus importants. Nous avons donc fait appel à un entrepreneur de travaux, et pour ouvrir le chemin d'accès au siège de l'exploitation, le bulldozer avait dû dégager des congères qui atteignaient par endroits plus de trois mètres de haut.

lègue qui était mécanicien. Moi, je résidais à une bonne vingtaine de kilomètres et je venais tous les jours en voiture. Quand il y avait de la neige, il me fallait laisser mon automobile à 3 ou 4 kilomètres du domaine et terminer le reste du chemin à pied pour accéder à mon lieu de travail. J'insiste sur ce point, car il y avait souvent beaucoup de neige à cette époque, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui.

**Pendant l'hiver, il fallait donc marcher dans la neige ?**

Oui, et avant une journée de travail, c'était déjà très fatigant.

**Lorsque sévissaient des conditions climatiques extrêmes, y avait-il une tolérance par rapport au respect des horaires ?**

Pas du tout, il ne fallait pas arriver en retard au travail le matin (à l'époque, nous commençons à 7 heures) et le soir, l'heure de départ n'était pas pour autant avancée. En conséquence, lorsque les conditions météorologiques étaient très mauvaises, nous arrivions à la maison quand nous le pouvions... C'était une autre époque et nous ne regardions pas la longueur des journées.

**Comment faisiez-vous pour le repas de midi ?**

Bien sûr, il n'y avait pas de cantine et nous apportions notre casse-croûte pour déjeuner sur place.

**Dans certaines exploitations de la région, il y avait des ouvriers agricoles.**

**N'avaient-ils pas eux aussi des conditions de travail difficiles ?**

C'est difficile à dire. Je pense que cela ne devait pas toujours être très rigolo de travailler chez certains agriculteurs. J'ai moi-même été salarié dans une ferme pendant six mois avant de faire mon service militaire et j'en garde un bon souvenir, mais pour revenir à Orcival, je le redis, nous travaillions vraiment dur. J'ai voulu témoigner de cette expérience auprès de vous pour qu'il reste une trace de ce qu'ont vécu les personnes de ma génération dans certains domaines de l'INRA. Des agents d'autres domaines pourront peut-être se reconnaître dans ce témoignage. Je pense surtout aux collègues de Laqueuille situé à environ quinze kilomètres d'Orcival.

**Lorsque vous êtes arrivé à Orcival, les collègues dont vous avez fait la connaissance étaient-ils comme vous fils d'agriculteur ?**

Oui, ils étaient tous fils d'agriculteur. Lorsque le domaine d'Orcival a été créé, le chef d'équipe était Jean Ricou. Il avait ensuite repris la ferme familiale en Mayenne. Il connaissait Henri Hétault, qui lui avait succédé, et qui était originaire du même département. Ce dernier avait par la suite été rejoint par son frère prénommé Jean et qui était mécanicien. Avec Roland Ceyssat et Joseph Chazeix, tous deux natifs de la région, nous formions donc une équipe de cinq personnes sous la responsabilité de monsieur Marc Vandame, le chef de domaine. En 1968, notre domaine a connu un accroissement de son personnel, avec l'arrivée de trois nouveaux collègues : Christian Boudet, Yves Colombier et André Combeau. J'ai évoqué précédemment Henri Hétault, notre chef d'équipe. Je rappellerai ici sa disparition tragique, suite à un accident du travail, sur le centre INRA de Rennes.

**Le week-end aviez-vous des astreintes liées à la présence d'animaux sur l'exploitation ?**

Oui, nous étions présents sur le domaine un week-end sur deux pour nous occuper du troupeau laitier.

**Ces journées étaient-elles récupérées par la suite ?**

Nous ne les récupérons pas car elles nous étaient payées.

**Étiez-vous au courant des expérimentations qui se déroulaient sur le site d'Orcival ?**

Nous savions qu'il y avait quelques expériences sur la conservation des ensilages avec l'utilisation de l'acide formique. Nous regardions cependant cela d'assez loin. Pour nous, c'était "un peu de la foutaise". Notre motivation était ailleurs. On nous avait donné un objectif qui était de remettre en valeur une montagne. Ce projet était celui de tous les salariés du domaine qui constituaient un collectif de travail très soudé et cela suffisait à notre bonheur.

Je garde un très bon souvenir des premières années de mon parcours professionnel à l'INRA. Les conditions de travail étaient certes difficiles à cause du climat et du relief mais monsieur Vandame avec qui j'ai travaillé une dizaine d'années avant son départ pour le domaine de Theix gérait les choses en "bon père de famille". D'ailleurs pendant les vacances d'été, sa famille, femme et enfants, était associée au chantier de la fenaison. Cela nous rendait grandement service, notamment pour le chargement des bottes de foin : le tracteur conduit par la femme ou les enfants de monsieur Vandame roulait à faible vitesse mais ne s'arrêtait pratiquement jamais ; tous les ouvriers présents sur le chantier pouvaient donc se consacrer à la manutention et au rangement des bottes sur les remorques. Tout cela était très efficace et se déroulait dans une excellente ambiance. Mais après le départ de monsieur Vandame et son remplacement par monsieur Bony, c'est devenu très différent.

**Qu'est-ce qui avait changé ?**

À l'époque, monsieur Bony, qui était très jeune, avait rapidement réorganisé le fonctionnement du domaine : il n'y avait plus les coups de main entre les "gens des cultures" et les vachers. Tout était bien organisé, très structuré. Chacun devait être à sa place et se consacrer uniquement à son travail. Il fallait "bosser" à un rythme élevé, qu'il fasse beau ou qu'il fasse mauvais ; c'en était fini de l'ambiance familiale. Le nouveau chef de domaine était très dur avec nous.

**Vous semblez déçu, amer, par rapport à tous ces changements ?**

On ne peut pas reprocher à un chef de domaine d'être exigeant avec ses subordonnés. Nous percevions un salaire. Il nous fallait donc en échange apporter du travail en quantité et qualité, mais c'est ce que nous faisons, du moins la grande majorité d'entre nous et nous avons l'impression de ne jamais en faire assez.

Je n'en veux pas à monsieur Bony, mais j'aurais préféré des relations un peu plus humaines. Je vais prendre un exemple : il y a quelques années, avant la mise en place de ma prothèse de la hanche, j'étais assez handicapé, je boitais et je souffrais beaucoup. Pas une seule fois, le chef de domaine n'a évoqué cette situation avec moi avant qu'il ne reçoive un courrier de la médecine du travail lui demandant d'apporter des aménagements à mon poste. Il m'a alors convoqué et je dois reconnaît-



Traite des vaches au domaine d'Orcival. Reportage réalisé par Christophe Maître, avril 2001.

re qu'il a été très correct : il m'a demandé comment je voyais les choses, quelles propositions je pouvais lui faire pour intégrer les aménagements préconisés. Alors, je lui ai dit que je souhaitais continuer à faire le même travail, mais que si le rendement ne lui semblait pas suffisant, nous nous reverrions d'ici quelque temps pour reconsidérer la question. Il a adhéré à cette proposition en me disant qu'il ne me reprochait pas mon rendement et nous en sommes restés là.

**Au sein de l'INRA, certains chefs de domaine sont parfois très exigeants avec leur personnel. Est-ce parce qu'ils s'investissent eux-mêmes beaucoup dans leur travail et qu'ils sont très impliqués dans les dispositifs expérimentaux ?**

C'est tout à fait le cas de monsieur Bony. Il a toujours été très exigeant avec lui-même et n'a jamais ménagé sa peine. La majorité de ses subordonnés lui ont toujours reconnu cette qualité. Il n'était pas du genre à "se planquer au bureau pour se la couler douce". Il travaillait souvent avec nous pour ramasser des pierres, pour les travaux de fenaison et d'ensilage, ... Pour ce dernier chantier, il est parfois arrivé qu'il manque un chauffeur pour cause de maladie ou d'événements familiaux. Il n'y avait pas de problème, il s'y "collait".

Je viens de parler du ramassage des pierres et je peux vous raconter une petite anecdote à ce sujet. C'était un jour où j'étais parti travailler à la montagne avec un collègue. Sur la parcelle où nous nous trouvions, il ne restait pratiquement que des

petites pierres car les plus grosses avaient toutes été utilisées pour boucher des trous les jours précédents.

Nous avons vu arriver monsieur Bony vers 9h30. Il a exploré les remorques et constaté que seule l'une d'entre elles contenait un



Photos : Christophe Maître

petit tas de pierres. Il s'est immédiatement mis en colère : "Qu'est-ce qui se passe aujourd'hui ? Vous ne voulez pas travailler ? Je pensais que vous aviez rempli deux remorques". Excédé, je me suis alors tourné vers lui et je lui ai dit : "il y a encore un seau, il est à votre disposition, vous allez donc nous montrer comment nous devons procéder pour travailler plus rapidement". Il s'est exécuté, mais il ne ramassait que les plus grosses pierres. Alors je suis intervenu à nouveau pour lui préciser que nous n'allions pas "faire le petit Poucet" derrière lui. Il a donc joué le jeu et il s'est aperçu que la hauteur du tas de pierres de la remorque progressait très lentement. Il devait partir au bout d'une heure et, lorsqu'il nous a quittés, il s'est adressé à nous en disant : "autant pour moi". Cela signifiait qu'il reconnaissait son erreur mais nous avons quand même dû subir sa colère.

Aujourd'hui, monsieur Bony a la responsabilité des trois domaines animaliers du centre de Clermont-Ferrand (Laqueuille, Orcival et Theix). Cela témoigne de sa capacité de travail. Il reste toujours très actif, même si la nature de son activité a changé, car il passe nécessairement plus de temps au bureau. Tout à l'heure, je l'ai vu arriver ici à son bureau. Il était une heure moins dix, et connaissant son fonctionnement, je pense qu'il avait dû arrêter le travail vers midi ou midi un quart à Orcival, prendre un sandwich en vitesse et sauter dans sa voiture pour venir ici.

**En 1967, vous étiez cinq sur le domaine d'Orcival.**

**Comment a évolué cet effectif par la suite ?**

L'effectif a augmenté progressivement pour atteindre 10 ou 11 personnes en 1997, mais il y a eu des changements dans le groupe : de nouvelles personnes sont arrivées, d'autres sont parties.

**Comment était organisé le travail ?**

Lorsque je suis arrivé à Orcival, je participais à l'ensemble des travaux du domaine (traite, soins aux animaux, travaux de culture, ...). Par la suite, avec l'arrivée de monsieur Bony, le travail a été réorganisé autour de deux entités : le "groupe des cultures" et les vachers. Ces derniers étaient répartis en deux équipes de trois personnes qui se partageaient le travail du matin et celui de l'après-midi.

J'ai été affecté au secteur des cultures où j'ai passé beaucoup de temps à la conduite des tracteurs. J'y suis resté jusqu'en 1997 avant d'être muté sur le site de Theix à l'unité expérimentale qu'on appelait "l'annexe élevage". En effet, après la pose de ma prothèse, le chirurgien qui avait réalisé l'intervention m'a fortement déconseillé de reprendre la conduite des tracteurs, car selon lui, cela risquait de compromettre les résultats positifs de l'opération.

**Qui avait décidé de la répartition des personnes entre les deux groupes ? Y avait-il des tâches qui étaient considérées comme plus nobles que d'autres ?**

C'est monsieur Bony qui avait décidé de l'affectation des salariés dans chacun des deux groupes en fonction de ce qu'il avait perçu des capacités des uns et des autres. Il n'y avait pas de hiérarchie entre les deux groupes et nos relations de travail étaient bonnes. De manière générale, nous voyions assez peu les vachers car ils avaient des horaires particuliers, liés à la traite. Il arrivait qu'on leur apporte notre concours en cas de coup dur, notamment lorsqu'il y avait beaucoup de prises de sang à réaliser. À l'inverse, le chef de domaine leur demandait parfois de venir nous aider lorsqu'ils avaient du temps disponible. C'était notamment le cas pour la mise en place ou la réparation des clôtures et lors des travaux de fenaison.

**Vous avez évoqué précédemment les rotations du personnel sur le domaine d'Orcival. Comment se faisaient ces mobilités ? Où partaient les agents qui quittaient ce site ?**

La plupart venaient à Theix, soit sur le domaine, soit à l'unité expérimentale, voire dans d'autres services. En dehors des départs à la retraite ou des mutations pour raison de santé, il y a eu quelques mobilités en raison des relations conflictuelles entre le chef de domaine et certains collègues. Parfois, ils parlaient d'eux-mêmes, mais il est aussi arrivé, lorsque des gens tiraient au flanc, que monsieur Bony les invite à aller voir ailleurs...

**Comment viviez-vous les exigences de votre responsable hiérarchique par rapport au travail ?**

Je pense que parfois il exagérait. Je vais prendre l'exemple de la fenaison. Souvent nous fauchions l'herbe le vendredi, afin de travailler le foin le samedi et le dimanche. Il n'y avait donc pas beaucoup de répit. Il est vrai que nous étions habitués à ce fonctionnement et cela ne gênait pas trop les gens de ma génération. C'était plus difficile pour nos jeunes collègues qui étaient moins disponibles, mais nous autres, nous avions pris l'habitude de l'être et nous ne nous posions pas trop de questions. Nous bossions et nous ne tenions pas trop compte des engueulades. Notre groupe était très soudé et cette cohésion faisait notre force. Je n'ai pas retrouvé cet esprit et cette implication collective sur mon nouveau site de travail de Theix où les stratégies individuelles et les jalousies plombent parfois l'ambiance de travail. Je pense que le contexte de travail peut largement expliquer ces différences de comportement : lorsque nous travaillions à la remise en valeur de la montagne, il n'était pas imaginable que certains s'assoient sur la remorque et regardent les autres manipuler des pierres dans ces conditions de climat et de relief difficiles.

**Comment vos compagnes appréhendaient-elles les conditions de travail souvent difficiles auxquelles vous étiez confrontés ?**

Pour la plupart, nous étions mariés, et il est vrai que pendant la période de récolte des fourrages, nous ne savions jamais à l'avance si nous serions libres les samedis et les dimanches. Bien sûr, cela perturbait un peu notre vie familiale et nos épouses n'appréciaient guère ces contraintes. Je me souviens d'un dimanche où je devais assister à la communion d'un neveu. Le matin, j'avais dû m'absenter et ma femme avait pris une com-

munication téléphonique qui m'était destinée. C'était monsieur Bony. Il venait d'être sollicité par les adhérents d'une CUMA voisine en panne d'ensileuse et qui souhaitaient que nous venions travailler chez eux. Mon épouse avait alors objecté que nous souhaitions être présents à l'événement familial auquel nous étions conviés. La réponse de monsieur Bony avait été sur ce point catégorique : "si je ne trouve personne d'autre, il faudra absolument qu'il soit là". Heureusement, ce jour-là, un collègue du domaine a pu se libérer pour me remplacer.

**Ces prestations de service aux agriculteurs et aux collectivités du voisinage étaient sûrement très importantes pour l'image de marque de l'INRA.**

Oui tout à fait et nous étions souvent sollicités, notamment pour des opérations de terrassement. Il y avait aussi toutes les prestations de service qui étaient réalisées pour la commune, comme le déneigement pendant la période hivernale ou le curage des fossés. Cela représentait des rentrées d'argent non négligeables qui permettaient d'accroître l'autonomie financière de notre domaine vis-à-vis de l'INRA.

**Dans le contexte de travail que vous décrivez, y a-t-il eu parfois des agents impliqués dans des procédures disciplinaires ?**

Je ne me souviens plus très bien. Je crois qu'une fois un collègue du groupe des vachers a eu un avertissement à cause d'un bureau qui n'avait pas été lavé. Je sais que cet incident est survenu dans le cadre de relations difficiles entre cet agent et le chef de domaine mais je n'ai plus en mémoire les circonstances précises qui avaient motivé cette décision.

**La description que vous faites d'Orcival donne un peu l'impression d'un domaine qui vivait en autarcie à 1100 m d'altitude, sans insertion dans des projets scientifiques précis. Ce domaine recevait-il de temps en temps la visite des scientifiques de Theix ?**

Je me souviens des visites de monsieur Jarrige puis ensuite de monsieur Demarquilly qui montaient à Orcival une fois par semaine, mais ils ne restaient pas très longtemps.

**Savez-vous quel était l'objet de ces visites ? Était-ce simplement pour voir si tout allait bien ?**

Je ne sais pas bien. Lorsque ces messieurs venaient à Orcival, ils passaient beaucoup de temps dans le bureau à regarder des "paperasses". Lorsqu'ils nous croisaient, ils nous saluaient, bien sûr, mais ils ne se souciaient guère de nos conditions de travail. Pour les expérimentations, les "gens des cultures" n'étaient pas très au courant. Nous avions parfois des échos de certaines bagarres qui se passaient en coulisse. Il y avait eu par exemple un affrontement entre un scientifique et le chef de domaine au sujet d'expérimentations sur l'alimentation des veaux de lait. Ces expériences s'étaient avérées très gourmandes sur le plan financier et le chercheur en question s'était vu facturer le coût de l'opération. Il s'était alors tourné vers nos collègues du domaine de Marcenat, qui, paraît-il, avaient réalisé cette activité expérimentale bénévolement. Pour revenir aux expérimentations pratiquées à Orcival, je peux quand même dire un mot de celles qui concernaient les ensila-

ges, sous la responsabilité scientifique de monsieur Demarquilly. Il s'agissait de comparer différentes méthodes de conservation des fourrages ensilés, notamment avec ou sans acide formique. C'était une opération assez lourde car les vaches laitières étaient réparties en lots qui étaient tous alimentés différemment et il fallait bien sûr mesurer de nombreux paramètres (production laitière, poids des animaux, ...). Cela impliquait beaucoup de manipulations.

Les expérimentations se sont beaucoup développées avec l'arrivée de monsieur Bony. C'était un visionnaire qui a très rapidement supprimé le troupeau de vaches Montbéliardes pour se lancer dans la race Holstein. Monsieur Bony a vraiment amélioré l'exploitation, en particulier au niveau des bâtiments. Je dois signaler au passage que les salariés du domaine d'Orcival ont contribué de manière très importante à la construction des bâtiments nouveaux : à part la pose de la charpente et de la toiture où il a été fait appel à des entreprises extérieures, nous avons réalisé tous les autres travaux et notamment tout ce qui concernait la maçonnerie.

#### **Pourriez-vous nous décrire votre chantier d'arrachage des rochers dans la montagne ?**

Je me souviens d'une époque où nous avions de la neige pendant une longue période, ce qui arrivait pratiquement tous les hivers. Dès qu'il n'y en avait plus (généralement à partir de début mars), nous pouvions commencer notre travail de dérochement, et là, nous y allions tous les jours, quelle que soit la température. Je me souviens cependant d'une journée où nous avons dû retourner au siège de l'exploitation, car la terre que nous devions utiliser pour reboucher des trous provoqués par le dérochement était tellement gelée que nous ne pouvions plus la manipuler avec nos engins mécaniques.

#### **Quels matériels utilisiez-vous pour soulever les rochers ?**

Les choses ont évolué au cours du temps. Au début, nous n'avions pas de pelleteuse à Orcival. Alors, dans un premier temps, nous traitions les rochers les plus faciles à arracher. Nous les tirions avec le tracteur en utilisant des chaînes et des barres à mines. Les autres étaient laissés de côté provisoirement et lorsqu'il en restait suffisamment, nous empruntions pendant quelques jours la pelleteuse du domaine de Theix. Cette pelleteuse, placée derrière l'un de nos tracteurs, nous rendait bien service, mais le travail était fatigant. Les nombreux va-et-vient entre le tracteur et la pelleteuse étaient particulièrement pénibles. Heureusement, par la suite, l'acquisition d'un tracto-pelle a considérablement amélioré nos conditions de travail. L'utilisation de la pelleteuse ne permettait pas d'arracher tous les rochers. Les plus rebelles étaient perforés au marteau-piqueur et ensuite nous utilisions des mines pour les faire éclater.

#### **Que faisiez-vous des rochers ?**

Nous avions beaucoup de ravins que nous remplissions avec ces rochers. Il fallait ensuite, comme je l'ai déjà dit, reboucher avec de la terre les emplacements des rochers qui avaient été détruits.

#### **L'utilisation d'explosifs comportait des risques d'accidents.**

##### **Prenez-vous des précautions particulières par rapport à ces dangers ?**

Nous n'avons jamais connu d'accident, mais il aurait pu y en avoir. Nous étions pris par la dynamique du chantier. Il fallait avancer

et nous ne nous posions pas trop de questions sur la sécurité. Le plus souvent, c'était moi qui perçais les rochers à l'aide d'un compresseur. Cet appareil nous était loué par une société clermontoise et lorsque nous en disposions, il m'arrivait de percer pendant deux jours d'affilée. Ensuite, nous faisons éclater les rochers en fonction des besoins d'avancement du chantier.

Il arrivait que monsieur Bony se charge de cette opération. Il nous disait : "aujourd'hui, j'ai un peu de temps, alors je vais faire exploser". Alors il s'engageait dans ce travail et ça ne traînait pas. Il posait un explosif, il allumait et il allait plus loin pour renouveler l'opération sans se soucier de ce qui se passait derrière lui. Un jour, je suis arrivé avec le matériel et lors de l'exécution d'une opération, j'ai serré avec la griffe un endroit où il y avait une cartouche et un détonateur. Heureusement, mon collègue qui était à proximité a vu le bout de la mèche et m'a crié "arrête, arrête". Ce jour-là, les rôles ont été inversés : c'est Bony qui a pris une bonne engueulade. Nous étions très en colère...

Une autre fois, nous sommes passés très près d'une catastrophe et là, le chef de domaine n'était pas en cause. Ce jour-là, avec un collègue, nous avons constaté qu'un rocher sur lequel nous venions de déposer un explosif n'avait pas éclaté. Nous ne comprenions pas ce qui se passait et nous avons attendu un bon moment avant de prendre une décision. Finalement, nous sommes allés voir, avec bien sûr un peu la peur au ventre, et comme nous étions à quelques mètres du rocher, l'explosion s'est produite. Heureusement, tout est parti de l'autre côté, sinon, nous serions morts tous les deux. La mèche avait sans doute eu des ratés avant de s'allumer et nous avons eu beaucoup de chance... Cependant, je le répète, nous ne nous posions pas trop de questions parce que si nous avions dû appliquer les consignes de sécurité qui existent aujourd'hui, nous n'aurions pas beaucoup avancé.

#### **Pour rester dans le registre de la sécurité, il faut peut-être également évoquer les particularités du relief sur lequel vous évoluiez avec vos engins mécaniques.**

Quand je suis arrivé à Orcival, nous avions des petits tracteurs. Je me rappelle qu'on avait un 60 CV tout neuf équipé de quatre roues motrices pour la sécurité, c'était un peu limite, mais nous essayions de ne pas prendre trop de risques, même si mes collègues m'appelaient "le kamikaze". Et puis, nous n'avions pas des pentes abruptes sur la totalité du domaine. C'était quand même une autre époque. Lorsqu'un siège de tracteur était cassé, on mettait une botte de paille à la place et le travail continuait... Aujourd'hui, on nous interdirait d'utiliser un tel équipement.

Lorsque monsieur Bony est arrivé, les matériels ont été renouvelés. Des gros tracteurs ont été achetés et le domaine dispose d'un équipement très moderne. Il a eu également le souci de diminuer la pénibilité du travail par exemple, il a fait l'acquisition d'un chargeur pour faciliter le curage des stabulations.

#### **Avant de faire l'acquisition de nouveaux matériels, monsieur Bony consultait-il les salariés du domaine ?**

Oui, avant qu'un matériel nouveau n'arrive sur le domaine, nous étions informés et souvent même nous étions consultés avant l'achat. Bien sûr, monsieur Bony ne tenait pas toujours compte de nos propositions ; il avait ses propres idées, mais je dois reconnaître qu'il avait souvent raison car il voyait les choses à plus long terme, il anticipait. Je pense à l'achat du gros

tonneau à lisier de 16 000 litres. Monsieur Bony avait envoyé deux d'entre nous au Salon de l'Agriculture en nous demandant de bien regarder les différents modèles existants. À notre retour, nous lui avons fait part de nos observations : il nous semblait qu'un tonneau de 12 000 litres était suffisant pour notre domaine, compte tenu de la puissance de nos tracteurs qui risquaient d'être en difficulté pour déplacer ce matériel en cas de conditions climatiques difficiles (neige, verglas, ...). Monsieur Bony voulait absolument acheter un tonneau de 16 000 litres, ce qu'il a fait en s'appuyant sur l'idée qu'il faudrait de toute façon augmenter la puissance des tracteurs du domaine au cours des années suivantes. Effectivement, il y a aujourd'hui à Orcival un tracteur de 150 CV, qui est parfaitement adapté au tonneau de 16 000 litres.

**Monsieur Bony dirige maintenant les trois domaines animaliers de l'INRA dans la région de Clermont-Ferrand. Son champ d'activités a donc été considérablement élargi. Est-ce que ça l'a amené à apporter des modifications dans l'organisation du travail et dans sa façon de gérer les hommes ? Est-ce que cette gestion est identique dans les trois domaines ?**

Avant il y avait trois directeurs. Aujourd'hui, il n'y en a plus qu'un seul et Bony a la capacité de faire tout cela. Sa gestion des hommes est restée la même, mais ici, à Theix, il doit compter avec la présence des syndicats et puis le site de Theix, c'est un autre monde.

**C'est-à-dire ?**

Les ouvriers du domaine de Theix voient passer beaucoup de monde et ils sont au contact direct des autres personnels de l'INRA : scientifiques, ingénieurs, techniciens des laboratoires, administratifs. À Orcival, nous sommes isolés. Nous ne voyons que les agriculteurs du coin que nous rencontrons au travail. Alors nous faisons comme eux, nous travaillons et nous ne nous posons pas trop de questions.

**Y avait-il des collègues syndiqués au domaine d'Orcival ?**

Oui, mais le chef de domaine n'appréciait pas beaucoup. Quand les syndicats venaient ici pour nous rencontrer, seuls les syndiqués assistaient aux réunions qui étaient pourtant ouvertes à tous.

**C'était de l'autocensure ?**

Oui. Cependant, à un moment donné, presque tout le monde s'était syndiqué. Pourtant, j'ai l'impression que les syndicats n'aimaient pas trop venir chez nous. Ils savaient que c'était perdu d'avance...

**Y a-t-il eu des conflits importants avec les syndicats sur le site d'Orcival ?**

Il y a eu un gros conflit au sujet d'un assistant ingénieur qui avait été recruté pour être l'adjoint de monsieur Bony au domaine d'Orcival. C'était un fils d'agriculteur qui venait de la région de Grenoble. Il était compétent et travaillait bien. Il



À l'INRA aussi, on plante des arbres... sur cette photo, on reconnaît de gauche à droite : Jean-François Cougoul, Jean-Claude Gaurel, Paul Brun, Mr Tournadre pépiniériste et ses deux stagiaires.

venait nous voir de temps en temps et tout se passait très bien puisqu'il voyait que nous faisons notre travail. Monsieur Bony n'avait pas la même vision des choses. Il considérait que ce garçon n'était pas assez sévère avec nous. Il aurait sans doute fallu qu'il convoque chaque jour l'un ou l'autre d'entre nous pour lui passer un savon. Finalement, cet assistant ingénieur a été affecté à un autre domaine expérimental, mais sans l'intervention des syndicats, il aurait été renvoyé de l'INRA à l'issue de son stage probatoire.

**Ce fonctionnement avec des "engueulades à répétition" n'était-il pas un peu lassant ?**

Nous avions l'habitude. Le matin, nous commençons le travail à 8 heures et il était préférable de ne pas avoir une minute de retard. Bien sûr, Monsieur Bony était déjà à son bureau (il y arrivait souvent dès 6 heures du matin). Lorsqu'il nous invitait à venir le voir en tapant à travers les carreaux, nous nous disions souvent : "je vais encore me prendre une allumée". Le matin, il distribuait le travail pour la matinée ou pour la journée et ensuite, il ne fallait pas traîner pour partir. Je me souviens d'un jour où je m'étais accroché avec lui, car je l'avais interpellé sur les risques d'accident et leurs conséquences pendant la période hivernale. En effet, dans le "groupe des cultures", nous étions souvent peu nombreux à cette époque de l'année et il me semblait indispensable lorsque nous travaillions seuls de savoir au moins où se trouvaient les autres collègues présents sur le domaine. Ce matin-là, j'avais refusé de partir avant d'avoir eu communication de cette information.

**Vous retrouviez vos collègues pour le repas de midi ?**

Nous n'avions pas de cantine sur le domaine et nous déjeunions dans un restaurant du coin. Parfois monsieur Bony nous accompagnait et c'était très agréable. Nous ne discutons pas des questions relatives au travail, mais nous abordions les sujets les plus divers.

Je peux encore raconter une anecdote à ce sujet. C'était à l'époque de l'ensilage et la machine était tombée en panne le

samedi soir. J'avais trouvé près de chez moi un mécanicien qui avait accepté d'intervenir le dimanche, et à 13 heures, l'ensileuse était en état de marche. Bony avait décidé que tous ceux qui étaient concernés par ce chantier devaient ce jour-là reprendre l'ensilage ; nous n'étions pas d'accord. Il n'y avait pas de contrainte de nature expérimentale et nous pensions que le travail pouvait être repoussé au lundi matin. Même Jacques Rouel, qui était l'adjoint du chef de domaine, lui avait demandé de différer ce travail. Il n'avait rien voulu entendre. Nous nous étions disputés mais n'avions pas cédé. Alors il s'était écrié : "Vous ne voulez pas y aller, alors vous êtes priés de venir en réunion demain, lundi, à 12h15". Le lendemain matin, nous avons récolté l'herbe et puis nous sommes allés à la réunion. Comme vous pouvez l'imaginer, nous avons échangé des propos sur un mode qui n'avait rien d'amical. Nous nous sommes rendus au restaurant et nous avons constaté qu'il y avait une assiette en plus. Nous nous sommes dits : "tiens, monsieur Bony s'est invité à notre table ! Qu'est-ce qu'il va se passer après cette réunion houleuse ?". Eh bien, l'ambiance du repas a été très détendue. La colère était passée. Quand il avait exprimé ce qu'il avait à dire, il ne revenait pas sur les choses.

**Dans les domaines animaliers de l'INRA, on peut comprendre que les responsables soient toujours très attentifs à la qualité des fourrages récoltés, d'où les surcharges de travail à la fin du printemps et en été et les astreintes qui en découlent pour les agents de l'INRA concernés par ces travaux de récolte.**

Pour monsieur Bony, il était clair que nous devions être totalement disponibles pendant ces périodes. À titre d'exemple, je peux rappeler ce qui s'est passé pour nous lorsque l'INRA a organisé au centre de Clermont-Ferrand, comme sur tous les autres, une journée de fête à l'occasion de son cinquantenaire en 1996. Ce jour-là, les conditions météorologiques étant excellentes, monsieur Bony avait décidé qu'il fallait faire l'ensilage à Orcival. L'équipe qui était chargée de ce travail avait donc ensilé pendant que tous les personnels du centre étaient réunis sur le site de Theix. On ne nous avait pas interdit d'y aller mais que pouvions-nous faire ?

Dès que les ensilages commençaient, il nous fallait verrouiller nos week-ends. Pour les foin, nous fauchions souvent le vendredi, nous fanions le samedi et le dimanche et le lundi nous rentrions les bottes. L'INRA avait également loué une autre exploitation en altitude et souvent la fenaison intervenait autour du 14 juillet, ce qui nous amenait parfois à travailler le jour de la fête nationale. Certains d'entre nous souhaitaient parfois se libérer ce jour-là. Alors, nous travaillions très tard la veille et parfois même très tôt le jour même (jusqu'à 3 ou 4 heures du matin).

**C'était très fatigant et dangereux. Ne risquiez-vous pas de verser des remorques de foin dans les ravins ?**

Il n'y a jamais eu d'accident, mais il est vrai que les gens étaient parfois très fatigués car il y avait des semaines pendant la fenaison où nous travaillions toutes nos journées à minuit ou une heure du matin.

C'était dur, mais nous avions une sorte de contrat moral avec l'INRA. Il fallait assurer la récolte des fourrages dans de bonnes conditions. Quand les grands travaux étaient finis, nous pouvions partir en vacances. Il suffisait qu'il reste une personne de

l'équipe des cultures sur le domaine. Personnellement, je prenais souvent mes vacances en septembre ; lorsque mes enfants étaient jeunes, la rentrée des classes était plus tardive qu'aujourd'hui et cela nous permettait de partir à la mer ou à la montagne pendant une ou deux semaines.

**Certains salariés du domaine d'Orcival utilisaient-ils leurs périodes de vacances pour travailler à l'extérieur, notamment sur les exploitations agricoles de la région, afin d'accroître leurs ressources financières ?**

Cela pouvait arriver, mais c'était rare car nous étions plusieurs à avoir une petite exploitation de complément sur laquelle nous travaillions pendant nos congés. Pour ce qui me concerne, j'avais 4 ou 5 vaches. C'était une petite activité pour notre détente, pour nous amuser, car notre priorité, notre référence professionnelle, c'était l'INRA.

**Aviez-vous des vaches laitières ou des vaches allaitantes ?**

Au début, j'avais des vaches laitières. Je dois également préciser qu'à partir de 1974, suite au décès de mon père, j'ai dû aider ma mère sur l'exploitation familiale : avec deux jeunes enfants encore à l'école, elle avait besoin d'un minimum de ressources et ne pouvait assurer à elle toute seule tous les travaux de la ferme. Après mon travail quotidien à l'INRA, je m'occupais généralement de la traite, mais bien sûr, pendant les périodes de fenaison, lorsque je rentrais à minuit ou une heure du matin et parfois plus, ma mère et ma femme devaient assurer la traite des vaches.

**Compte tenu de la charge de travail que vous deviez assurer à l'INRA pendant ces périodes de récolte des fourrages, comment faisiez-vous pour effectuer ces travaux sur votre propre exploitation ?**

Quand les opérations de récolte des fourrages étaient terminées à l'INRA, je pouvais utiliser mes congés pour me consacrer à mon exploitation. Pendant ces périodes de pointe, j'avais aussi la possibilité de prendre quelques journées entre les gros chantiers qui nous mobilisaient à plein temps pour l'INRA. Il fallait être bien organisé, mais je parvenais à mener de front l'ensemble de ces travaux.

**Aviez-vous la possibilité d'utiliser le matériel agricole du domaine pour réaliser des travaux sur votre propre exploitation ?**

Cette facilité était effectivement offerte aux personnels du domaine, mais ils devaient bien sûr payer ce service au prorata de la durée d'utilisation du matériel. Il me semble cependant que depuis un certain nombre d'années cette possibilité s'est réduite à cause de problèmes d'assurance. Ce sont généralement les salariés qui habitaient pas très loin du siège du domaine qui prenaient le matériel. Moi, je résidais à 20 km. Cela représentait beaucoup de temps de transport. J'ai cependant utilisé quelquefois le tracto-pelle.

**Pendant la période estivale, vous faisiez beaucoup d'heures supplémentaires. Les récupériez-vous par la suite ?**

Le chef de domaine ne tenait pas à ce que nous récupérions ces heures supplémentaires. Il préférerait qu'elles nous soient payées



Ensilage d'herbe, avec Jean-Claude Gaurel aux commandes de l'ensileuse et Jean-François Cougoul au volant du tracteur, Orcival, début des années 90.

et cela nous arrangeait bien. Elles étaient les bienvenues, surtout pour ceux dont les enfants faisaient des études. Personnellement, j'ai fait beaucoup d'heures supplémentaires. Il y avait d'abord celles de la période de récolte des fourrages, mais également celles qui étaient liées à des travaux réalisés chez des voisins du domaine ou encore celles qui résultaient des opérations de déneigement pour les communes pendant l'hiver. Si l'on cumulait toutes ces heures supplémentaires, je pense que je dois avoir plus de deux années de points de sujétion sur l'ensemble de ma carrière à l'INRA. À l'heure actuelle, mes anciens collègues du domaine d'Orcival continuent à faire beaucoup d'heures supplémentaires et ils ne s'en plaignent pas. À Orcival, notre chef de domaine s'est toujours efforcé de récupérer un maximum de points de sujétion. Je crois qu'il y a des domaines qui n'utilisent pas la totalité des points qui leur sont attribués. Il y a donc la possibilité d'utiliser cette marge de manœuvre.

#### **Ce système de compensations financières vous satisfaisait donc pleinement ?**

Oui, nous comptabilisions nos heures et de ce côté-là, le chef de domaine ne nous a jamais posé de problème. Il connaissait bien la réalité de notre travail. En revanche, sur le système des points de sujétion, il y aurait beaucoup à dire. Ces points n'ont pas été suffisamment revalorisés, si bien qu'après trente années d'ancienneté à l'INRA, mes heures supplémentaires m'étaient moins payées que les heures normales. Il conviendrait également de s'interroger sur la pertinence d'un système qui veut que la valeur du point de sujétion d'un adjoint technique soit moindre que celle d'un technicien lorsqu'ils font exactement le même travail. Nous avons là une injustice, même s'il y a parfois la possibilité d'arrondir un peu le nombre des heures supplémentaires.

#### **Le domaine d'Orcival s'est-il agrandi depuis que vous y êtes arrivé ?**

Au départ, nous avions une exploitation de 30 ha à laquelle s'ajoutait une montagne de 100 ha. Depuis lors, l'INRA a loué une autre montagne d'une centaine d'hectares sur la commune de Perpezat à 1 300 / 1 350 mètres d'altitude.

#### **Avec cet accroissement de la taille de l'exploitation, comment a évolué le troupeau laitier ?**

Le troupeau laitier compte actuellement plus de 200 têtes de bétail. Il y a eu une augmentation du nombre des vaches laitières et des génisses de renouvellement. Nous avons eu jusqu'à 110 vaches laitières. Actuellement, il doit y en avoir une centaine avec un quota de production de 700 000 litres de lait. La politique des quotas laitiers dans les années 80 a conduit à une diversification des activités d'élevage du domaine avec la mise en place d'un troupeau ovin d'environ 200 brebis Limousines.

**Il y a près de quarante ans, l'INRA a fait l'acquisition de ce domaine d'Orcival puis il a investi dans sa remise en valeur et son agrandissement. Comme vous l'avez souligné, les salariés du domaine ont joué un rôle important dans ces processus de rénovation et de développement. Pour autant, il est difficile de ne pas évoquer les interrogations exprimées au sein de l'INRA au sujet de l'avenir des domaines expérimentaux : aux yeux de certains responsables, ils sont coûteux et pas toujours adaptés à l'évolution des recherches. Dans les institutions, les idées mettent parfois un certain temps à se concrétiser, mais si les critiques dont nous venons de parler prennent corps, le domaine d'Orcival ne risque-t-il pas de se voir menacé dans son existence même ?**

Je voudrais insister sur le fait que le domaine d'Orcival a beaucoup évolué et que les expérimentations qui y ont été développées ces dernières années correspondent à des questions importantes pour les éleveurs de demain : robotisation de la traite, bien-être animal, agriculture biologique, ... Les idées novatrices et la détermination de monsieur Bony ont été essentielles pour la mise en place et la conduite de ces expérimentations. Il n'était pas évident d'avoir un robot à Orcival. On l'aurait davantage imaginé à Rennes, mais monsieur Bony s'est battu avec succès pour en obtenir un. Tout n'a pas été simple cependant. Les bâtiments n'étaient pas très appropriés et ont dû être transformés. Le premier robot de traite ayant connu des problèmes de fonctionnement, il a fallu le remplacer ; l'équipement actuel donne apparemment toute satisfaction. Tout cela a permis de tester ces nouveaux matériels de traite. On a pu mesurer leur fiabilité et étudier le comportement des vaches face à ces robots.

Pour ce qui concerne le bien-être des animaux, j'ai appris récemment, lors d'un passage à Orcival, qu'il y avait des études sur les

conditions de logement des vaches laitières avec utilisation de "matelas". Une stabulation avait été transformée pour développer ces expérimentations. Je pourrais aussi parler du troupeau ovin d'Orcival qui sert de support à des travaux sur les conduites d'élevage en agriculture biologique. Je pourrais encore évoquer les études sur le bison qui ont été réalisées à partir du troupeau du domaine voisin de Laqueuille. Toutes ces expérimentations conduites dans les domaines animaliers de l'INRA témoignent de l'ouverture d'esprit de leurs gestionnaires et du dynamisme des personnels qui y travaillent. Je veux croire à la pérennité du domaine d'Orcival et espère que tous les collègues que j'y ai connus pourront terminer là leur carrière s'ils le souhaitent.

#### **À Orcival, aviez-vous des activités sociales et culturelles dans le cadre de l'ADAS ?**

Je pense que si nous avons mis en place une section ADAS à Orcival, Monsieur Bony n'aurait pas apprécié. Il participait cependant aux petites fêtes qui étaient organisées sur le domaine, par exemple, aux méchouis. À ces occasions-là, il aimait bien rigoler et "boire un canon" avec nous, mais le lendemain matin, il reprenait sa casquette de responsable.

Monsieur Bony a des activités sociales sur la région. Il a été conseiller municipal sur la commune d'Orcival et s'est occupé d'un foyer de ski de fond. Pour les agents du domaine d'Orcival, il organise tous les ans des visites d'autres sites de l'INRA (nous sommes allés notamment à Marcenat et à Bressonvilliers), mais aussi de caves vinicoles ou de différents élevages. Je me souviens en particulier d'une journée passée en Lozère dans un élevage de bisons dont le propriétaire avait également créé une ferme-auberge.

#### **Au cours de votre parcours professionnel, avez-vous suivi des formations ?**

Pas beaucoup. Au début, avec monsieur Vandame, j'ai fait des stages pour la soudure car nous pouvions être amenés à exercer ce type d'activité lorsque le mécanicien était absent. Ensuite, avec monsieur Bony, j'ai fait un stage afin d'obtenir l'habilitation nécessaire pour participer aux expérimentations sur les animaux. En effet, j'étais souvent sollicité par mes collègues vachers car ils avaient besoin d'aide à certaines périodes, surtout lorsqu'ils devaient faire des prises de sang sur les animaux. Je possédais donc déjà l'habilitation à manipuler des animaux lorsque je suis venu à l'unité expérimentale, sur le site de Theix.

#### **N'avez-vous jamais envisagé de suivre d'autres formations ?**

Non, nous pensions surtout au boulot.

#### **Vos collègues participaient-ils à des stages de formation ?**

Ils ne faisaient pas beaucoup de formation non plus. Il faut dire que nous n'étions pas toujours bien informés. Les papiers n'arrivaient pas... Pour le chef de domaine, un stage de trois jours de formation, c'était trois journées de travail perdues.

#### **Vos jeunes collègues partagent-ils votre conception de la formation lorsque vous affirmez que vous n'avez jamais trop envisagé de suivre des formations parce que vous pensiez surtout au travail ?**

Non, les jeunes ne perçoivent pas les choses de la même façon. Plus diplômés que nous au départ, ils vont être appelés à se former davantage encore pour acquérir de nouvelles qualifica-

tions. Les gens de ma génération avaient une autre approche de leur univers professionnel. Nous ne voulions pas quitter notre campagne et nous avons pu trouver sur place un travail salarié dans notre région natale. Ce travail en plein air nous convenait parfaitement. De plus, comme nous étions pratiquement tous originaires du coin, nous nous connaissions déjà avant d'intégrer l'INRA, ce qui créait une ambiance un peu familiale dans le groupe. Tout cela suffisait à notre bonheur.

#### **Pourriez-vous nous rappeler le déroulement de votre carrière depuis votre recrutement à l'INRA ?**

J'ai donc été recruté en 1967 comme ORA (ouvrier du régime agricole). À partir de 1975, les ORA ont pu bénéficier du statut de contractuels de la Fonction Publique. Je me trouvais sur un poste de catégorie 5B. Avec la titularisation des ingénieurs, techniciens et administratifs, en 1984, je suis devenu adjoint technique, puis quelques années plus tard, j'ai été nommé adjoint technique principal. J'ai terminé ma carrière dans ce corps et dans ce grade.

#### **Vous auriez pu accéder au corps des techniciens.**

#### **Avez-vous passé des concours d'avancement ?**

Non, il me semblait difficile de valoriser ce que j'avais fait dans un concours. Il est clair que nos collègues des unités expérimentales ont un bien meilleur "support" que nous pour se présenter aux concours : ils peuvent expliquer ce qu'ils font dans le cadre de leurs expérimentations, tandis que pour nous, il est bien difficile de se mettre en valeur en décrivant un chantier de ramassage de pierres. J'ai cependant été assez déçu parce que j'espérais avoir une promotion à l'ancienneté. J'en avais discuté avec monsieur Bony qui m'avait dit : "compte tenu du travail que vous avez fait, vous terminerez votre carrière comme technicien". Ensuite, j'ai quitté Orcival et ce n'était plus pareil.

#### **Monsieur Bony considérait que votre promotion était légitime et il vous l'avait dit. Malheureusement les possibilités statutaires de changement de corps par cette voie ont toujours été très faibles.**

Je pense que si j'étais resté ici, j'aurais fini par intégrer le corps des TR. Monsieur Bony m'avait dit avoir établi un ordre de priorité dans ses propositions de changement de corps ; je savais que certains collègues devaient passer avant moi, mais normalement, j'aurais dû être promu avant ma fin de carrière.

#### **Certains de vos collègues d'Orcival sont donc passés TR ces dernières années ?**

Ces dernières années, trois collègues ont pris leur retraite et l'un d'entre eux qui était responsable de l'équipe des vachers était passé technicien avant de partir. Après son départ, il a fallu désigner un nouveau chef d'équipe à l'étable. Au sein de l'équipe qui avait en charge le secteur des cultures, j'assurais plus ou moins les fonctions de responsable, mais comme je travaillais souvent à l'extérieur du domaine et que j'allais devoir subir une opération, monsieur Bony m'a confié un jour : "je préférerais que Jean-François Cougoul vous remplace. Je sais que vous êtes très copain avec lui et que vous ne lui en voudrez pas". Effectivement, les choses se sont très bien passées. Je n'en ai pas voulu à ce collègue parce que, bien qu'étant beaucoup plus jeune que moi, il méritait cette reconnaissance. Monsieur Bony

a ensuite incité les deux chefs d'équipe à se présenter au concours de technicien et les a aidés à s'y préparer. Ces deux collègues qui manageaient chacun 4 ou 5 personnes ont passé avec succès un concours interne pour accéder au corps des techniciens. Ils méritaient tous les deux cette promotion et je suis très heureux pour eux.

**Vous venez d'évoquer le départ à la retraite de plusieurs collègues d'Orcival. Y a-t-il eu des recrutements sur place pour chacun des postes libérés ?**

Je vais avoir du mal à vous répondre de manière précise. Quand le responsable de l'étable Claude Celaudoux est parti, il a été remplacé par un vacher et il n'y a pas eu de nouveau recrutement dans l'immédiat, ce qui faisait un déficit d'un poste. Il y a un an, Christian Boudet et Joseph Chazeix sont également partis. Il y a eu d'abord deux embauches dont une personne en main-d'œuvre occasionnelle qui m'a remplacé lorsque je me suis absenté pendant une année pour mon opération. Je crois qu'après il y a eu encore un autre poste mais je ne sais pas s'il a été affecté à Orcival ou à Laqueuille. En effet, comme monsieur Bony est maintenant responsable de ces deux domaines, il a une gestion un peu globale de la force de travail dont il dispose. Ces dernières années, j'ai moi-même beaucoup travaillé à Laqueuille et certaines semaines, j'y passais autant, sinon plus de temps qu'à Orcival.

**Sur l'exploitation de vos parents, vous aimiez beaucoup vous occuper des animaux et à l'INRA, on vous a affecté au secteur des cultures. Avez-vous éprouvé des regrets à ce sujet ?**

Je ne regrette absolument rien. Lorsque je suis arrivé à Orcival, tout le monde soignait et trayait les vaches. Ensuite, nous partions aux champs pour nous occuper des cultures. Monsieur Bony a voulu rationaliser le travail en spécialisant les gens en fonction de leurs compétences. Cela a nécessité des choix de sa part, car il lui fallait pourvoir suffisamment chacun des secteurs concernés, mais ce système de fonctionnement s'est avéré très efficace.

**Finalement, vous êtes très critique sur certaines méthodes de management utilisées par votre ancien responsable de domaine, mais vous avez su aussi en apprécier les aspects positifs.**

J'ai effectivement critiqué certaines méthodes de management de monsieur Bony. Je pense l'avoir fait avec modération et je n'ai rien à y ajouter, mais j'assume tout ce que j'ai dit à ce sujet. S'il fallait le redire, ici, devant lui, je le ferais. Je n'ai pas eu l'occasion de parler avec lui de cet entretien, mais je pense qu'il aurait approuvé ma démarche, car lui aussi avait le souci de défendre le travail et les réalisations des domaines.

Dans cet entretien, vous avez pu noter que j'ai évoqué à plusieurs reprises les compétences professionnelles de monsieur Bony, son implication dans le travail, sa capacité à gérer des dispositifs expérimentaux. Il savait également déléguer certaines responsabilités et lorsque c'était le cas, il nous faisait totalement confiance. Pour ce qui me concerne, j'étais chargé de réaliser certains travaux à la demande des paysans ou des collectivités du voisinage. J'avais aussi pour mission de livrer les animaux aux agriculteurs de la région lorsqu'ils nous achetaient des bovins.

Je sais que certains collègues qui ont été amenés à quitter le domaine d'Orcival lui en veulent mais personnellement, je suis toujours resté assez serein par rapport à ce contexte de travail, même s'il m'est arrivé quelquefois de m'engueuler avec Bony lorsque je n'étais pas d'accord avec lui. Je connais peut-être mieux que d'autres sa personnalité, ses méthodes de fonctionnement. Il est vrai qu'à Orcival, je suis sûrement l'un de ceux qui ont eu le plus souvent l'occasion de travailler seul à seul avec lui. Je me souviens en particulier d'une année où il faisait très beau au mois de février. Nous avons fait exploser beaucoup de rochers auparavant et il fallait ramasser les pierres. Je partais sur les parcelles dès mon arrivée à 8 heures du matin et comme il n'y avait pas beaucoup de monde qui puisse venir faire ce travail cette année-là (absences diverses, autres travaux à réaliser), monsieur Bony venait me rejoindre vers 9h / 9h 30, après avoir réalisé le travail administratif qui lui incombait. Nous passions donc de longues journées ensemble. Le chantier avançait, mais nous échangeons aussi sur différentes questions et c'était très agréable.

**Après votre opération, avez-vous facilement obtenu votre mobilité sur le site de Theix ?**

Cela a été un peu compliqué. Après mon opération, j'étais resté pratiquement une année sans travailler et j'avais demandé ma mutation à Theix. Un jour, monsieur Bony m'a appelé à la maison. Il voulait savoir si la gestion de mon dossier avait avancé car il craignait que les choses ne soient pas réglées avant ma reprise du travail. Je lui ai dit que je n'avais aucune nouvelle, mais j'ai également précisé qu'après réflexion, j'aimerais bien aller à l'"Annexe élevage" -c'est ainsi que nous désignons l'installation expérimentale qui relève de l'unité de recherche sur les Herbivores- chez L'Hotelier, pensant que ce type de travail me conviendrait bien. Monsieur Bony m'a dit : "Si vous voulez aller là-bas, il n'y a pas de problème". Deux jours plus tard, L'Hotelier m'a appelé et m'a demandé de venir voir si je pouvais faire le travail. J'y suis allé et j'ai été confirmé dans l'idée que ce poste me convenait. Alors L'Hotelier m'a indiqué qu'il était prêt à m'accueillir et que je pourrais venir à Theix dès que je reprendrais le travail.

Les choses se sont un peu compliquées par la suite. En effet, à cette époque, à l'"Annexe élevage", on faisait beaucoup de hachage de foin à des fins expérimentales et le jeune collègue qui s'occupait de ces expérimentations était confronté à d'importants problèmes respiratoires. Comme il supportait de plus en plus mal les poussières de foin, l'administration locale a voulu saisir l'opportunité de ma demande pour procéder à un échange de poste. Le collègue en question, bien que natif de la région d'Orcival, a refusé cette proposition. Il faut dire qu'avec l'image qu'avaient les personnels de Theix du domaine d'Orcival, jamais personne ne s'était porté candidat. Les syndicats ont donc pris ce dossier en charge et ils ont écrit à l'administration pour s'opposer à l'échange de poste. J'ai alors été convoqué et l'on m'a montré la lettre des syndicats. Parmi les arguments avancés par ces derniers, il y avait l'idée que je ne pourrais pas faire le travail qui m'était proposé à l'"Annexe élevage" en raison de l'opération que j'avais subie. Je n'étais absolument pas d'accord avec ces observations et je l'ai exprimé avec force. Finalement, j'ai pu prendre mon nouveau poste de travail et le jeune collègue que j'ai remplacé s'est finalement vu confier d'autres tâches à l'"Annexe élevage".

C'EST MON  
DERNIER  
CHANTIER



Le temps de la retraite appellera bien d'autres chantiers...

**Comment avez-vous vécu votre travail à l' "Annexe élevage" ?**

Quand on se met à faire des expérimentations à 55 ou 56 ans et qu'on ne l'a jamais fait avant, c'est difficile. Je ne vais pas me plaindre. Le poste avait été aménagé pour moi et en fait il était très aménagé : ce que je faisais dans deux journées à Orcival, je pouvais le faire en une semaine ici. Je prenais mon temps.

**Arrivait-il que vous vous ennuyiez dans ce poste de travail ?**

Oui. Je suis resté quatre ans et j'ai eu la possibilité de prendre un congé de fin d'activité car j'avais suffisamment cotisé pour bénéficier d'une retraite à taux plein. Si j'avais dû rester encore 4 ou 5 ans à Theix, j'aurais demandé à revenir à Orcival. Quand on est resté 30 ans quelque part, il n'est pas facile de partir ailleurs et de changer d'activité.

**Si vous étiez resté à Orcival, auriez-vous pris un congé de fin d'activité ?**

Je ne sais pas.

**En fin de compte, qu'est-ce qui vous motivait ? Qu'est-ce qui vous plaisait autant dans vos activités au domaine d'Orcival ?**

D'abord nous étions très amoureux de notre travail et très fiers de ce que nous avons réalisé sur ce domaine. Il fallait donc continuer tout cela. J'ai également beaucoup aimé la diversité des tâches que j'ai eues à effectuer. J'ai fait de la maçonnerie et j'y prenais beaucoup de plaisir, j'ai conduit le tracto-pelle et l'ensileuse, j'ai participé aux activités d'élevage, ... Nous avons finalement beaucoup de contacts avec l'extérieur, qu'il s'agisse de nos collègues du domaine de Laqueuille où nous allions réaliser certains travaux ou des agriculteurs de la région lorsqu'ils faisaient appel à nos services.

**Avez-vous vu l'exposition sur les animaliers<sup>2</sup> qui se trouve dans le hall d'entrée des Services généraux du centre de Theix ?** Je n'ai pas vu cette exposition, mais à l'unité expérimentale, j'avais reçu la documentation qui présentait ces journées des animaliers. Je voulais même m'y inscrire, mais j'ai dû y renoncer.

C'est une excellente initiative car nous n'avons pas suffisamment l'occasion de rencontrer des collègues d'autres sites de l'INRA et de connaître leurs conditions de travail et leurs réalisations.

**Avez-vous des enfants ?**

Oui, j'ai deux fils qui ont fait des études. Ils travaillent tous les deux dans la région. L'aîné est professeur d'histoire et sa femme est vétérinaire. Mon second fils a passé un BTS "Productions Animales". Il a été ensuite recruté par la firme "Sanders" où il s'occupe de transformation et de commercialisation des aliments du bétail.

**N'a-t-il pas envisagé d'entrer à l'INRA ?**

À un moment donné, il a été un peu tenté par l'INRA. Il avait même passé des concours au niveau TR et AI, mais il est comme moi, il aime beaucoup bouger, et concevait mal de travailler dans un bureau toute la journée. Et puis, il a trouvé cette opportunité d'un travail dans la région chez "Sanders".

**Il ne souhaitait pas se délocaliser ?**

Il était prêt à partir dans une autre région si cela s'était avéré nécessaire pour son travail.

**Avant de terminer cet entretien, avez-vous encore des éléments à ajouter ? Souhaitez-vous faire passer un message aux responsables de l'INRA, à vos collègues, en particulier aux jeunes qui envisagent aujourd'hui de travailler dans les domaines expérimentaux ?**

Je souhaiterais redire ma fierté d'avoir participé à la grande aventure de la remise en état du domaine d'Orcival. Les résultats de ce travail sont visibles dans le paysage : il y a de très belles parcelles et des chemins qui permettent d'y accéder. Les gens du coin reconnaissent l'importance du travail effectué. Il fallait être passionné pour le faire et cela ne nous dérangeait pas de travailler intensément 10 heures par jour car nous voyions que "notre montagne" changeait, qu'on allait pouvoir y exploiter de belles prairies.

Je voudrais que les personnels des domaines de l'INRA bénéficient d'une meilleure reconnaissance de leur activité professionnelle. J'ai travaillé successivement sur le domaine d'Orcival et dans une unité expérimentale à Theix. Sans mettre en cause mes collègues de ces unités, je trouve que le travail est plus pénible et plus intense dans les domaines. Il faudrait tenir compte de cette réalité dans la répartition des moyens de travail entre services : quelques postes supplémentaires dans les domaines seraient parfois les bienvenus alors que 2 ou 3 postes en moins dans certains services n'affecteraient guère leur fonctionnement.

Je souhaiterais aussi évoquer les difficultés auxquelles sont confrontés les agents des petites catégories qui travaillent dans les domaines expérimentaux -agents ou adjoints techniques et même techniciens- pour valoriser leurs activités. Vous m'imaginerez en train d'expliquer devant un jury que j'ai cassé des rochers et ramassé des pierres pendant des années et des années... Nos collègues des unités expérimentales ont des choses bien plus "alléchantes" à raconter aux jurés... Je pense que nos responsables hiérarchiques et nos collègues pourraient réfléchir à toutes ces questions. ▲

#### ITEMS

- Conditions de travail • monde rural • pastoralisme • domaine animal • aménagement de terrain
- syndicats • concours • protocoles de recherche participation/connaissance
- formation • aménagement de poste
- domaines d'Orcival et de Laqueuille
- conservation des fourrages
- bien-être animal

<sup>2</sup> Il s'agit d'une exposition réalisée par Odile Bernard chargée de communication au centre de Clermont-Theix. Les photos ont été réalisées par Christophe Maître, photothèque INRA-Paris aux domaines de Marcenat, de Laqueuille et d'Orcival en 2001.